

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 22 NOVEMBRE 1879.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

A NOS LECTEURS.

Nous avons cessé aujourd'hui de colorer nos caricatures parce que la circulation de notre feuille est devenue trop forte pour la célérité du procédé de coloration.

Cette suspension des couleurs n'est que temporaire, car avant Noël nous aurons dans notre atelier une presse rapide à couleurs, construite sur un plan tout-à-fait nouveau par M. Achille Valois de Montréal, un des propriétaires de cette feuille. Cette presse pourra fournir 2000 copies à l'heure du *Vrai Canard*, imprimées en quatre couleurs.

L'impression typographique et les couleurs seront données en même temps. Cette machine qui doit être brevetée en Canada et aux E.-Unis, s'appellera la presse Galvano-Chromatique et remplacera avantageusement la lithographie dans tous les genres d'impression.

En attendant que cette nouvelle invention soit mise en activité nos gravures ne perdront rien dans l'exécution artistique.

Correspondance de Ladébauche.

Montréal, 15 Nov. 1879.

Mon cher *Vrai Canard*,

Ca se trouve qu'il y a longtemps que je ne t'ai pas écrit du grand Montréal. J'ai été obligé de me rendre ici afin de rencontrer Chapleau. Je voulais tailler une bavette avec lui sur ce qu'il se proposait de faire. J'ai appris qu'il s'étirait au Windsor, et j'ai pris immédiatement un charroir sur la stand, près de chez Caspol et je me suis rendu à son auberge. C'était la première fois que j'étais dans cette grande cambuse. Jo t'assure que ceux qui pensionnent là sont pas à pied. Ça dû coûter joliment cher pour meubler cette auberge-là. Dans le salon j'ai vu des catalogues qui coûtaient plus qu'une piastre française la vergo. Il y avait sur la corniche de la cheminée des belles petites os-statues qui valaient bien mille francs. Là on ne pensionne pas le monde peu.

s'y rattachaient, étaient à l'unisson du sentiment de complet abandon qui m'avait exilé dans cette lointaine et solitaire région. Cependant, tout en laissant à l'extérieur de l'abbaye son caractère primitif presque intact et le verdoyant délabrement qui tapissait ses murs, je me mis avec une perversité enfantine, et peut être avec une faible espérance de distraire mes chagrins, à déployer au dedans des magnificences plus que royales. Je m'étais, depuis l'enfance, pénétré d'un grand goût pour ces folies, et maintenant elles me revenaient comme un radotage de la douleur. Hélas ! je sens qu'on aurait pu découvrir un commencement de folie dans ces splendides et fantastiques draperies, dans ces solennelles sculptures égyptiennes, dans ces corniches et ces ameublements bizarres, dans les extravagantes arabesques de ces tapis tout fleuris d'or ! J'étais devenu un esclave de l'opium, il me tenait dans ses liens, — et tous mes travaux et mes plans avaient pris la couleur de mes rêves. Mais je ne m'arrêterai pas au détail de ces absurdités. Je parlerai seulement de cette chambre, maudite à jamais, où dans un moment d'aliénation mentale je conduisis à l'autel et pris pour épouse, — après l'inoubliable Ligeia ! — lady Rowena Trevanion de Tremaino, à la blonde chevelure et aux yeux bleus.

Il n'est pas un détail de l'architecture ou de la décoration de cette chambre nuptiale qui ne soit maintenant présent à mes yeux. Où donc la hautaine famille de la fiancée avait-elle l'esprit, quand, mue par la soif de l'or, elle permit à une fille si tendrement chérie de passer le soir d'un appartement décoré de cette étrange façon ? J'ai dit que je me rappelais minutieusement les détails de cette chambre, bien que ma triste mémoire perde souvent des choses d'une rare importance : et pourtant il n'y avait pas dans ce luxe fantastique de système ou d'harmonie qui pût s'imposer au souvenir.

La chambre faisait partie d'une haute tour de cette abbaye, fortifiée comme un château ; elle était d'une forme pentagone et d'une grande dimension. Tout le côté sud du pentagone était occupé par une fenêtre unique, faite d'une immense glace de Venise, d'un seul morceau et d'une couleur sombre, de sorte que les rayons du soleil ou de la lune qui la traversaient jetaient sur les objets intérieurs une lumière sinistre. Au-dessus de cette énorme fenêtre se prolongait le treillis d'une vieille vigne qui grimpeait sur les murs massifs de la tour. Le plafond, de chêne presque noir, était excessivement élevé, façonné en voûte et curieusement sillonné d'ornements des plus bizarres et des plus fantastiques, d'un style semi gothique, semi-druidique. Au fond de cette voûte mélancolique, au centre même, était suspendue, par une seule chaîne d'or faite de longs anneaux, une vaste lampe de même métal en forme d'encensoir, conçue dans le goût sarrasin et brodée de perforations capricieuses, à travers lesquelles on voyait courir et s'entortiller avec la vitalité d'un serpent les lucres continues d'un feu versicolore.

dos prières. J'ai demandé à voir Chapleau et on m'a fait monter dans la chambre de mon ami. Je cognai à la porte et la voix de Chapleau me cria d'entrer. Comme il était de bonne heure, Chapleau était en corps en train de se débarrasser avec du savon d'odeur près d'un lave-main en marbre. En m'apercevant il me dit : Tiens, Ladébauche, comment que ça va ? Puis-je faire quelque chose pour toi ?

Je lui répondis : Ecoute, mon vieux, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a appris que tu avais "speeché" à St. Jérôme. Tu as dit aux habitants que tu allais leur donner un gouvernement si parfait qu'ils allaient tous vivre comme des coqs en pâte. Etais-tu sérieux lorsque tu leur disais ça ?

—Oui, mon cher, sérieux comme un bonhomme de pain d'épice.

Il n'y a pas à tortiller les canadiens auront un gouvernement fort et bonneté.

—Comme ça tu prétends que ton gouvernement ne fera pas de bêtises ?

—Jo te l'assure et tu verras ça.

—Alors, mon cher Chapleau, on peut s'attendre à une calamité. Je suis le plus malheureux des hommes, tu m'arraches le pain de la bouche. Je suis ruiné, complètement ruiné.

—Comment ça ? explique toi. Comment un gouvernement honnête peut-il te rendre malheureux ?

—Eh ! bêtiche ! c'est bien simple. Si ton gouvernement ne fait pas une coche mal taillée de temps à autre, le *Vrai Canard* va me couper mon salaire.

Mon organe fera de mauvaises affaires lorsque je ne pourrai plus leur faire des caricatures sur ton compte. Nous avons tapé assez longtemps sur la caboche de Joly, maintenant c'est à ton tour. Allons, par amitié pour le *Vrai Canard*, promets-moi que tu ne te rendras pas jusqu'au jour de l'an sans faire un petit scandale bien pommé. Tu sais que j'attends après ça pour vivre.

—Mon cher Ladébauche, en considération de notre vieille amitié ; je crois que je pourrai m'arranger avec les gons de la *Minerve* ou du *Canadien* pour te donner un petit scandale. Tu comprends comme moi qu'un gouvernement comme le mien ne peut se maintenir sans permettre à ses amis de mettre un peu de pesas dans leurs bottes.

—C'est ça, j'espère qu'avant quinze jours Chauveau, Paquet ou Tarte te fourreront dans la fardache.

Je sais que tu es assez *smart* pour t'en tirer. N'importe, laisse faire et les lecteurs du *Vrai Canard* riront encore longtemps.

Changement de propos, à présent que tu es le Premier Ministre, il faut que tu te paies une tripe en Angleterre. Un premier ministre ne doit jamais perdre une occasion d'aller faire une visite à la bourgeoisie. Joly a commencé cette mode là et ça ne lui coûtait pas bien cher.

—Mais, mon cher Ladébauche, cet imbécile de Joly a fait la sottise de rogner les salaires des ministres, comment veux-tu que j'ai-

le en Angleterre avec les petites gages que je gagne.

—Mais ta vas faire comme Joly, sac à papier ! Il y a toujours moyen de moyenner lorsque l'on a les mains dans le sac. Le bonhomme Robertson, tu peux en être sûr, va manquer d'argent. Il faudra aller en emprunter de l'autre côté. Ça, ça sera l'occasion de faire payer tes frais de voyage par le peuple.

—Ladébauche, tu parles comme un gros livre. Je grille d'envie d'aller voir Mame Victoire. Je parlerai de ça à Robertson la première fois que je le rencontrerai.

—Bon. Tu sais que je serai là la partie. C'est moi qui te piloterai dans Londres quo tu ne connais pas encore. C'est une grande paroisse, et si tu n'as personne avec toi tu courrais le risque de t'écarter. C'est entendu, c'est moi qui dois te présenter à la bourgeoisie. Tu te mettras sur ton trente-six, tu te stockeras avec ce que tu as mieux et je te garantis que Mame Victoire te fera une belle façon. La prochaine fois que je te ferai visiter je t'expliquerai les choses plus longuement. Excuse moi, je suis pressé. Il faut que j'aille au cimetière des petits journaux creuser des fosses nouvelles. Il y aura de la mortalité avant quinze jours.

—Sans adieu, mon ami, je te reverrai à Québec la semaine prochaine. N'oublie pas de descendre.

—Au revoir,

LADEBAUCHE.

UN MARIAGE AMERICAIN.

Le *Times* de New-York, publiait la semaine dernière un long compte-rendu d'un mariage qui a eu lieu récemment à Leadville, dans le Texas. Il paraîtrait que le ministre de l'Eglise St. George à Leadville appartient indubitablement à l'Eglise Militante et Triomphante. Ses ouailles sont aujourd'hui occupées à lui rédiger une adresse qui doit être accompagnée d'un révolver avec monture en argent.

Le révérend M. Withers s'est acquis cette belle réputation en présidant à la cérémonie du mariage de M. Roaring Bill, avec une des demoiselles les plus charmantes et les plus accomplies de Leadville.

Le marié jouissait d'une réputation excellente, ayant tué trois hommes en combat singulier et blessé plusieurs autres dans des bagarres. Lorsqu'il se rendit à l'église il n'était accompagné par aucun garçon d'honneur et la mariée, au lieu d'avoir des filles d'honneur, était escortée par ses trois frères. M. Withers avait jusqu'alors la réputation d'être l'homme le plus pacifique du monde, n'ayant jamais fait preuve de talent pugilistique. Il avait été prévenu que le marié était un homme au caractère vil et emporté, et par-dessus tout jaloux comme un tigre.

En conséquence il devait faire la cérémonie avec autant de ménagements que possible. Le révérend ne s'occupa aucunement de cet avis. Il résolut de remplir son devoir simplement sans en rodouter les conséquences.

La cérémonie alla assez bien jus-